

## **Les femmes et la Guerre**

Izabel Solysko, Universidad Externado de Colombia

[iza.ufrj@gmail.com](mailto:iza.ufrj@gmail.com)

Bonjour, merci à l'organisation de cet événement par la possibilité d'avoir organiser une journée pour la réflexion des féminismes et la théorie sociale critique marxiste. Je remercie l'invitation d'Annelise ainsi que tout le soutien du Centre en études du genre de l'Université de Lausanne pour rendre cette rencontre académique possible. Il y a deux nécessités pour l'introduction de mon exposé :

*La première* : C'est de reconnaître le deuil international que nous vivons pour les victimes du Corona virus et le profond rejet de la nécro politique réalisée par l'administration du gouvernement Bolsonaro au Brésil. Que cette indignation contre ce gouvernement de mort soit entendue en écho international.

*La Deuxième* : C'est de reconnaître ma position située. Je suis assistante social, latino-américaine, professeur d'université, depuis des années en travaillant et en faisant de recherches sur la problématique de la violence de genre pratiqué contre les femmes, je me suis approchée d'une manière plus intense de la réalité du Brésil, du Mexique et de la Colombie. Je fais un effort académique et politique afin de positionner mes analyses dans le champ du féminisme marxiste, où je crois qui soient les possibilités pour la compréhension et la transformation de cette réalité.

Le chemin qui mène ma parole dans ma brève intervention passe par trois points.

- 1- La reconnaissance de la violence de genre contre les femmes comme un problème structural aggravé par le capitalisme patriarcal colonial raciste ;
- 2- L'importance d'analyser le conflit armé en Colombie comme un problème sérieux produit des inégalités sociales aigu, qui marquent ce pays, comme pour tant d'autres pays en l'Amérique Latine ;
- 3- La nécessité de construire un féminisme émancipateur.

*La reconnaissance de la violence de genre contre les femmes comme un problème structural aggravé par le capitalisme patriarcal colonial raciste* : Au travers des nombreuses études portées sur ce sujet ont été en Amérique Latine ces dernières années, c'est possible

d'affirmer qu'il y a une consolidation sur les études sur la violence contre les femmes et sur les études du genre qui ont traitées le problème de la violence. Cependant, dans ce large parcours est possible d'identifier au moins trois tendances :

a. Les études montrent une pathologisation à la violence en reconnaissent le profil de la victime et de l'agresseur, qu'admet un certain type de maladie sociale par laquelle l'auteur de la violence s'inscrit et minimise considérablement le phénomène à un problème de l'ordre individuel, pratiquement du fait de la seule volonté de l'agresseur d'être violent et de la victime d'accepter la situation. Dans cette perspective des réponses au problème, en médicalisant la victime dans ce qui apparaît comme une conséquence de la violence (insomnie, des douleurs récurrents par le corps, fatigue à l'extrême, nervosité d'entre autres symptômes qui sont seulement l'expression d'un problème sévère de la violence chronique vécue dans le quotidien). En quelque sorte, exempté l'agresseur est déjà considéré comme « malade (souffrant) », un homme « sans conditions de répondre à ses pratiques – stratégie utilisée de manière récurrente par les avocats de la défense des auteurs de féminicide.

b. Dans cette même optique, il y a des études qu'individualise le problème, en plaçant dans le domaine des relations interpersonnelles aux situations vécues. Il est courant d'utiliser des concepts tels que "situation" ou "scénario" de violence, en localisant le problème comme une photographie isolée des autres dimensions de l'ensemble social. Les explications qui distinguent le sujet à de nombreuses occasions et sont basées sur la théorie des systèmes pour parler d'un système micro et macro social, qui se termine en résumant tout le phénomène la dimension micro et locale, dans cette explication se concentre la question de l'alcoolisme, du stress, du chômage et de la pauvreté en tant que causes ou facteurs déclencheurs possibles de la violence, mais qui finissent au fond par l'expliquer. J'accompagne plusieurs recherches qui insiste en traiter de la résilience des femmes qui surmontent la situation de violence par leurs propres efforts, en fragmentant par complet une lecture plus large de ce phénomène social.

c. Enfin, je présente l'analyse courante dans lequel j'essaie de me situer chaque jour, apprise par de penseurs comme Helleieth Saffioti, Suely Almeida et Lilia Pougy, qui insistent sur la pensée critique féministe, dans laquelle la violence sexiste de genre à l'égard des femmes est un phénomène social, historique et contradictoirement contemporain, qui se situe au cœur de la société capitaliste, raciste coloniale et patriarcale. Ces structures d'oppression et de domination qui ont besoin de la violence contre les femmes pour exister. Se nourrissent et se reproduisent à partir du contrôle sur la vie et sur le corps des femmes. Avec ces auteurs, nous apprenons que la justification d'une "émotion violente" ne doit pas être une circonstance atténuante dans les cas de féminicides, ni (pas) l'utilisation de la notion de "crime passionnel"

car les agresseurs masculins ne réagissent pas sous le coup de leur émotion irrationnelle mais sur la base d'une structure sociale inégalitaire qui légitime le recours à la force et à la violence contre les femmes. En n'agissent pas désespérément au nom de l'amour, mais commettent des féminicides de manière consciente, préméditée et avec la cruauté apprise dans la reproduction de ce système social violent. Les causes apparentes du phénomène (jalousie, désespoir, pauvreté, alcoolisme et toxicomanie) ne sont pas que des écrans de fumée (selon les mots de Karel Kosik), qui, bien qu'ils fassent partie du phénomène, ne l'expliquent pas, car ce ne sont pas des éléments qui rendent compte de l'essence concrète du problème.

Dans son ancien texte *Violence domestique ou la logique du poulailler*, Helleieth Saffioti (1997) nous a appris que les relations entre les sexes sont structurées par les relations de pouvoir, parce qu'elles font partie des relations sociales - les relations sociales de genre où le pouvoir circule et opère via la structure sociale dans des actions concrètes et symboliques. Dans ce texte caricatural et emblématique, l'auteur rappelle que les êtres humains organisent leur société (du moins celle de l'Occident urbain moderne) de manière hiérarchique et donc violente. Selon les mots de l'auteur : « La structure de la société, formée par les hiérarchies rend chaque homme potentiellement violent. La conversion d'agressivité en une agression peut être un déclencheur des faits les plus banals et les plus triviaux. Le sens de la propriété que la société nourrit chez l'homme, concernant sa femme et sa famille et l'impunité de l'écrasante majorité de ces criminels explique largement l'omniprésence de la violence masculine à l'égard des femmes. »

Dans le champ des relations sociales de pouvoir, le personnel est politique. Pour continuer avec la référence à Helleieth Saffioti (1999) : « Il n'y a pas deux sphères : une des relations interpersonnelles (relations sociales) et une autre de (rapports sociaux) [...]. Toutes les relations humaines sont interpersonnelles, dans la mesure où ils sont mandatés (gérer) par des personnes chacune avec son histoire unique de contacts sociaux [...] Affirmer que les relations de genre sont des relations interpersonnelles signifie que singulariser les couples, en perdant de vue la structure sociale. » La violence sexiste est inhérente au modèle des organisations sociales de genre connu, qui à son tour est aussi structurel que la division de la société en classes sociales [...] les différences entre les hommes et les femmes ont été systématiquement converties en inégalités au détriment du genre féminin [...] la violence fondée sur le sexe n'est pas de nature privée, mais public. Le fait qu'elle se déroule, en règle générale, à l'intérieur du foyer ne nie pas son caractère public. Il ne s'agit pas d'identifier le public et le privé. Ce qu'on ne peut admettre, c'est de penser aux phénomènes comme constituant des sphères distinctes. Il existe des activités

publiques et des activités privées qui se produisent simultanément dans tous les espaces sociaux. »

Pour conclure cette compréhension de la dimension structurelle de la violence contre les femmes, Saffioti a toujours fait référence au film "Red Lanterns" (Zhang Yimou, 1991) pour montrer comment la figure de l'homme patriarcal n'a pas besoin d'être présent pour qu'un système de domination et d'oppression se reproduise. J'aime utiliser comme expression du patriarcat capitaliste colonial, le film "The Western Girl" (Stephan Streker, 2017). Dans ce travail, basé sur une histoire réelle, d'une jeune femme pakistanaise vivant en Belgique qui souhaite vivre librement et est fortement remise en question par son père, elle trouve le dialogue et l'affection avec son frère aîné. L'intrigue se poursuit en montrant l'aggravation des tensions entre le père traditionnel et la fille à la recherche de sa liberté, mais culmine avec le meurtre de la jeune fille, commis non pas par son père, mais par son frère, révélant que l'honneur et la tradition familiale valent plus que la vie des femmes. Malgré les limites de la réflexion pour penser dans une société non-occidentale et musulmane, différent de la plupart des sociétés occidentales catholiques ou laïques, la notion du patriarcat est évidente ici : ce ne sont pas les relations personnelles et affectives qui orientent la pratique sociale sinon les structures sociales enracinées qui conforment à la violence. Quel est le rapport de ce premier point avec le conflit armé colombien et la violence à l'égard des femmes ? Il y a plusieurs médiations à construire.

- a. Le premier fait référence au conflit armé colombien à partir du problème de l'inégalité sociale des terres : le conflit agraire. Comprendre le contexte dans ce pays implique de reconnaître la combinaison violente entre les politiques de développement économique et le sang (Dario Fajardo). Cela signifie que la guerre n'est pas un facteur limitant le développement, mais même, c'est un facteur de son expansion. Il faudrait s'attarder davantage sur la question des terres, du trafic de drogue et des déplacements forcés causés par les grandes entreprises multinationales de pétrole et de minerais, dont les sièges sont situés dans des pays européens et nord-américains (États-Unis et Canada), mais il suffit de se référer au problème du conflit social et politique en Colombie comme un problème structurel et non un problème de polarisation des idées ou des terroristes qui ont pris les armes.
- b. La deuxième médiation clé consiste à reconnaître que les femmes ont souffert de manière disproportionnée de la violence dans le conflit armé (Auto 092 de 2008), mais que les violences subies lors de la guerre n'ont pas nécessairement commencé là, mais elles ont débuté dans l'enfance, dans la famille d'origine, ont été suivies dans la relation

affective ou conjugale et culminé dans la souffrance en tant que victime du conflit armé. Cela ne signifie en aucun cas une certaine forme de linéarité dans la vie des femmes, mais plutôt une modalité perverse des multiples guerres qui sont menées contre leur vie et leur corps tout au long de leur existence. Cela signifie que la violence perpétrée contre les femmes victimes du conflit armé en Colombie doit être analysée sur la base de :

- Une société patriarcale qui utilise le corps des femmes dès leur enfance pour développer les stéréotypes de genre les plus rigides qui subordonnent, les discriminent et rendent leur vie vulnérable. Aussi, met en opposition aux femmes pour que plus que les alliances, se réaffirment dans la compétition et les disputes qui les éloignent de toute possibilité d'organisation collective et de solidarité ;
- Une société capitaliste qui atteint ses territoires et ses lieux de vie, à envahir, piller et détruire et obligeant leurs corps à accomplir des travaux esclaves, le travail domestique, un travail payé de façon précaire et exploité ;
- Une imbrication entre le patriarcat capitaliste qui trouvera dans le corps des femmes une arme de guerre pour le contrôle des territoires, pour envoyer un message à l'ensemble du groupe, pour forcer les femmes à s'en tenir à un comportement socialement attendu, où le coût de la désobéissance est la violence, le viol comme violence brutale d'accès à son corps ou le féminicide où la vie même de la femme est enlevée comme s'il s'agissait d'une vie jetable, d'une vie qui ne signifie rien. Dans le cadre d'une recherche menée auprès de femmes déplacées de force par la guerre, il a été observé que plusieurs femmes avaient d'abord déménagé pour fuir la violence conjugale, et non un conflit armé. Dans les différentes recherches que j'ai menées auprès des femmes victimes du conflit armé ici en Colombie ont constaté que les formes de violence conjugale sont cruelles et destructrices pour leur vie et leur corps comme ailleurs où il n'y a pas de conflit armé. Dans ces mêmes recherches, j'ai trouvé que l'État est négligent, par omission et également responsable de la violation des droits humains des femmes. Et, d'autre part, que de nombreuses femmes sont victimes de violences sexistes tout au long de leur vie, qui ont également été victimes de violences dans un contexte de conflit armé, trouver la force de la lutte, de l'indignation et de la résistance pour rejoindre et lutter pour leurs droits. Enfin, « ni la guerre qui nous tue, ni la paix qui nous opprime » est la lutte des femmes victimes du conflit armé en Colombie. Revendication intégrale qui reconnaît que la paix politique du pays est une condition nécessaire, mais insuffisante pour garantir la paix aux femmes. Une paix avec la justice

sociale, avec l'élimination des inégalités sociales, une paix qui se construit avec la réparation intégrale des terres et les récoltes qui ont été pillées de la population rurale, la restitution des territoires ancestraux des peuples qui ont été réduits en esclavage et les réparations pour ces femmes qui ont été exilées, qui ont été déplacés de force et vivent maintenant dans la ville, d'être entre les frontières, ni rurale, ni urbains, mais qui ont besoin de survivre chaque jour de manière digne.

Pour le troisième et dernier point de mon exposé, je voudrais considérer l'importance de ne pas abandonner les femmes dans leurs luttes et leurs revendications sans préjugés qui placent un thermomètre pour savoir qui est féministe ou non. J'ai rencontré des femmes qui reproduisent le discours familial traditionnel, de certains rôles de genre, mais que, jour après jour, elles recherchent dans la rencontre avec d'autres femmes la force collective qui émane du processus de prise de conscience de soi. Des femmes qui n'ont pas trouvé dans le concept de féminisme la réponse à leurs besoins, mais qui, jour après jour, recherchent l'autonomie, la liberté et une vie sans violence pour eux-mêmes et pour les femmes avec lesquelles elles vivent.

Selon Gargallo (2006), les femmes, du point de vue de la connaissance scientifique, historiques et philosophiques, ont récupéré et pris leurs expériences comme référence. Dans cette nouvelle épistémologie, le sujet est central, connaît le monde et est situé, comme une théorie sociale qui a le potentiel de faire une critique radicale du capitalisme, système dans lequel nous succombons chaque jour, et encore plus si nous sommes des femmes, et encore plus si nous sommes des femmes issues des classes populaires, des femmes migrantes, les femmes afro-descendantes, c'est-à-dire les femmes dont les ancêtres ont été réduits en esclavage et dont le corps est considéré comme un territoire de conquête et de plaisir.

Selon les mots d'Atilio Borón (2008), le mot capitalisme a été soigneusement banni dans le but évident de renforcer la naturalisation de ce mode de production [...] Le processus de développement capitaliste avec ses luttes, de butin et de pillage qui le font venir au monde en suintant du sang et de l'argile par tous les pores, comme le dit Marx dans le Capital, est ainsi sublimé et décontextualisé jusqu'à ce qu'il atteigne chacune des formations sociales de la planète.

Conceição Evaristo, une voix importante de la littérature afro-brésilienne, a annoncé dans son poème les voix des femmes :

La voix de mon arrière-grand-mère résonnait l'enfant dans les cales du bateau  
les lamentations, échos d'une enfance perdue

La voix de ma grand-mère faisait écho à l'obéissance aux blancs propriétaires de tout  
La voix de ma mère a fait écho à une révolte sourde dans les profondeurs des cuisines des  
autres

Sous les robes blanches sales, sur la route poussiéreuse de la favela

Ma voix fait encore écho à des vers perplexes avec des rimes de sang et de faim

La voix de ma fille rassemble toutes nos voix

prend en soi les voix silencieuses étouffées dans les gorges

La voix de ma fille recueille en elle-même le discours et l'acte. Le Hier – l'aujourd'hui - le  
maintenant

Dans la voix de ma fille, la résonance se fera entendre. L'écho de la vie - la liberté.

C'est le féminisme auquel je crois. Un féminisme marxiste qui effectue une critique radicale de ce système de domination et d'exploitation dans lequel nous vivons. Un féminisme qui reconnaît cela plus que les questions d'identité, nous sommes confrontés à des faits concrets qui nous oppriment et violent nos droits humains, qui nous privent de la possibilité de vivre. Mais sans aucun doute un féminisme qui fait appel à toutes les voix, les trajectoires et les expériences de la violence, qui sont ressenties de manière unique dans chaque corps, et élaborée dans chaque pensée de la manière la plus possible.

Je me positionne en tant qu'enseignante et chercheuse, pour connaître et analyser les féminicides, l'actualité du patriarcat, les permanences de la violence conjugale, sans perdre la dimension d'un système qui opprime et tue, sans perdre l'utopie de la voix qui deviendra un écho, la vie et la liberté.